

# Le monde par les yeux de Degas, Riopelle, Cassatt et Kahlo

Pour les grands peintres, la réalité est aussi variée que les regards qui se posent sur elle

**CRITIQUE**  
**MARIE FRADETTE**  
COLLABORATRICE LE DEVOIR

« Depuis la fenêtre de l'omnibus qui roule, les visages des passants apparaissent comme brouillés, donnant à penser au peintre que la vie moderne est une vie en mouvement. » Paris, fin XIX<sup>e</sup> siècle, Edgar Degas voit la société se transformer. La ville s'agite et devient rapidement une source d'inspiration.

Degas délaisse ses « personnages drapés de tissus ou les scènes de guerres anciennes » et part à la rencontre des gens qui déambulent dans la cité, et ce, avec un regard impressionniste que dévoile l'auteure Samantha Friedman, assistante conservatrice au Musée d'art moderne de New York, dans *Ce que voit Degas*, voyage dans le temps et dans l'univers graphique du célèbre peintre.

Entre des doubles pages illustrées par Cristina Pieropan et des reproductions des toiles du maître, le lecteur découvre les endroits fréquentés par le peintre et sa façon de retranscrire la réalité. Sa toile intitulée *Aux courses* retient de sa visite à l'hippodrome non pas la présence de chevaux, envoyés en arrière-plan, mais deux femmes penchées l'une vers l'autre pour partager sans doute quelques confidences.

D'Edgar Degas à Jean-Paul Riopelle en passant par Mary Cassatt et Frida Kahlo, quelques grandes figures de la peinture laissent la singularité de leurs traits traverser le livre jeunesse. Surréalisme, impressionnisme, automatisme, les grands cou-

**Mary Cassatt, peintre et graveuse américaine, va croiser la route de Degas, dont elle découvre les peintures le nez collé à la vitrine d'une galerie d'art**

rants de la peinture moderne y convergent pour rappeler que la représentation de la réalité est aussi multiple que les regards humains qui se posent sur elle.

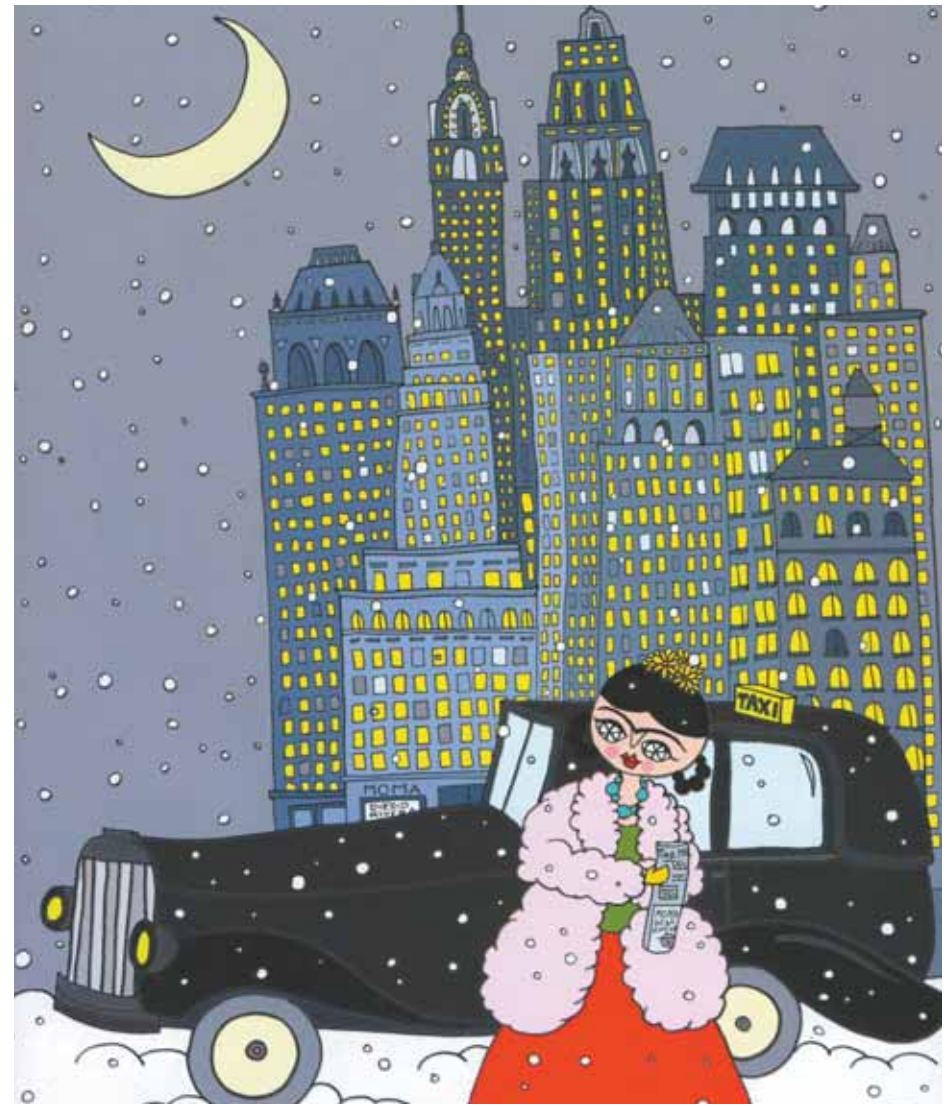
Mary Cassatt, peintre et graveuse américaine, va croiser la route de Degas, dont elle découvre les peintures le nez collé à la vitrine d'une galerie d'art. Elle restera fascinée par ce qu'elle voit et qui répond à sa définition de l'art. Le peintre lui offrira de rejoindre le mouvement des Indépendants. Dans l'album *Mary Cassatt*, illustré par Gabi Swiatkowska, Barbara Herkert présente cette jeune femme indépendante, acharnée à créer à sa façon, loin des cadres formels. « Mary peignait ce qu'elle voyait. Elle capturerait des instants de vie éphémères. Ses longues mains virevoltaient et déposaient sur la toile des touches de couleurs vives et des blancs éblouissants. »

## Créations singulières

Alors que l'autodidacte Frida Kahlo expose ses œuvres à Paris, rencontre Picasso, Miró, Duchamp, son art est très vite comparé à celui des surréalistes. Mais de son vivant, l'artiste mexicaine n'a jamais accepté ce parallèle. Elle peint avant tout pour exprimer sa douleur, sa peine, sa santé fragile, sa réalité, et non du rêve. « Je mets toute ma vie dans mes tableaux », disait-elle, une citation qu'on retrouve dans *Moi, c'est Frida Kahlo*, deuxième titre signé Sophie Faucher sur la vie de l'artiste.

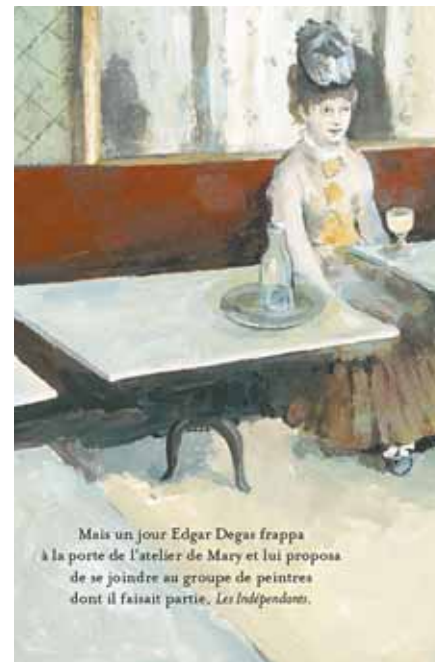
Le premier opus racontait l'enfance de la jeune femme. Ici, on suit son parcours artistique et amoureux. Depuis l'accident qui l'oblige à garder le lit jusqu'à son divorce d'avec Diego Rivera, en passant par sa vie à New York où elle va se sentir déracinée, Frida est tour à tour amoureuse, peignée, seule. Peindre sera pour elle un exutoire formidable.

Grâce à un texte simple, le parcours de l'artiste se dévoile dans son anticonformisme, notamment lorsqu'elle ne se



Les illustrations colorées et vives de Cara Carmina expriment cette joie de vivre qu'incarnait Frida Kahlo.

ÉDITO



LE GÉNÉVRIER

sent « pas à sa place » au milieu des critiques d'art qui « parlent beaucoup », dit-elle. Les illustrations colorées et vives de Cara Carmina expriment cette joie de vivre qu'incarnait aussi l'artiste. « La vie est faite de mille couleurs. Alors partout, regarde la beauté, chante jusqu'au bout de ton souffle, danse ta joie, aime toujours et encore... Je suis Frida-viva-vida », lance-t-elle en fin de piste alors

qu'elle a retrouvé l'amour de sa vie.

Plus près de nous, un jour, Jean-Paul Riopelle raconte qu'il s'est mis « à peindre un trou d'eau abandonné par la marée descendante ». « Ça bougeait là-dedans, ça grouillait. Il y avait des poissons, des coquillages, des remous. Mon tableau était plein, empâté. Quand je l'ai montré à des amis, ils m'ont dit : "Ah ! mais c'est non figuratif !" Pas du tout, ai-je répondu, j'ai peint exactement ce que j'ai vu. » Tout comme Kahlo, Dugas et Cassatt, Riopelle peignait et sculptait pour raconter le monde autour de lui, de la façon dont il le voyait.

Mais « comment une peinture peut-elle représenter un trou d'eau et des poissons si l'on n'y reconnaît ni eau ni poissons » ? se demande Marie Barguidjian dans *Riopelle l'artiste magique*. L'artiste québécois est unique par la façon qu'il avait de peindre à coups de couteau, de sculpter, de dessiner des oies sauvages « en déplaçant son crayon si rapidement qu'au premier regard, [on] a l'impression de voir des signes voler » !

Alliant photos d'archives, peintures, sculptures, citations de l'artiste, jeux questionnaires, l'ouvrage de Marie Barguidjian ouvre une fenêtre toute grande sur la vie artistique qui, pour Riopelle comme pour tous les autres, est faite de cette sensibilité qui conduit sur des chemins moins convenus et surtout moins battus.



Le lecteur découvre les endroits fréquentés par le peintre Degas et sa façon de retranscrire la réalité.

ALBIN MICHEL JEUNESSE

## Deux bouquins pour aller plus loin

L'initiation à l'art peut passer aussi par *Ma visite au musée* (Auzou), d'Anne-Marie Bouchard et Julian Chung, en collaboration avec le Musée national des beaux-arts du Québec. Malgré un graphisme douteux, l'ouvrage permet de découvrir de grands peintres québécois, dont Jean Dallaire, Alfred Pellon, Ozias Leduc. Depuis l'art rupestre jusqu'au pop art de Roy Lichtenstein, *Une histoire de la peinture pour les enfants* (Gründ) de Mick Manning et Brita Granström livre un tour d'horizon facile à consulter. Seul reproche : une coquille fait naître Lichtenstein en 1823 plutôt qu'en 1923.



### Ce que voit Degas

★★★ 1/2  
Samantha Friedman et Cristina Pie-ropan, traduit de l'anglais par Françoise De Guibert, Albin Michel jeunesse, Paris, 2017, 36 pages



### Moi, c'est Frida Kahlo

★★★★  
Sophie Faucher et Cara Carmina, Édito, Montréal, 2017, 40 pages



### Mary Cassatt L'impressionnisme au féminin

★★★★  
Barbara Herkert et Gabi Swiatkowska, traduit par Catherine Bonhomme, Le Genévrier, La Garenne-Colombe, 2017, 40 pages



### Riopelle L'artiste magicien

★★★★ 1/2  
Marie Barguidjan, Édito, Montréal, 2017, 40 pages

# Le sens du vouloir obscur

Maya Ombasic  
Chronique



Il y a quelques semaines, Samuel, un de mes étudiants, brillant jeune homme dans la vingtaine, m'avouait avoir été traumatisé par un cours complémentaire d'astrophysique : les vertiges au-dessus de sa tête l'ont renvoyé à sa petite enfance et au fait que, face à l'infini et à l'absence de sens, tout ça n'a justement aucun sens.

Pour échapper à l'absurde et aux silences pascaliens qui l'angoissent, Samuel a décidé de lâcher l'école afin de faire ce qu'il aime réellement : dessiner infiniment petit pour ne pas penser à l'infiniment grand. Il veut devenir bédéiste. Faire comme Hergé ou Jacques Goldstyn, qu'à ma grande honte je ne connaissais pas.

Que les Editions de La Pastèque publiaient des choses insolites, ça, je le savais, mais que les histoires proposées par cette petite maison qui carbure au talent et à l'originalité ne correspondent pas à nos attentes inconscientes, cette découverte, je la dois à Samuel.

« Vous verrez, Jacques Goldstyn propose des histoires pour enfants qui remplissent le vide existentiel creusé par le cruel monde des adultes. C'est ce que je veux faire aussi : raconter la vie en images pour protéger les enfants du non-sens », m'a-t-il dit.

En feuilletant les deux derniers livres pour enfants de Goldstyn, *Azadah* et *Arbragan* — le premier ayant récemment été récompensé par un Prix du Gouverneur général —, on découvre effectivement des enfants déroutés et laissés à eux-mêmes dans un monde qui ne tourne pas rond.

Azadah est une petite Afghane qui a envie de faire comme son amie Anja la photographe, qui elle peut sillonner le monde et témoigner de sa beauté et de sa misère. Sauf qu'Azadah, à la différence d'Anja, ne peut pas tisser son destin à la lumière de ses inspirations.

La seule chose qu'elle pourra éventuellement tisser, ce sont les tapis afghans, le métier de tisseuse étant presque exclusivement réservé aux filles. Mais Azadah a une idée ingénieuse : elle tissera elle-même une montgolfière avec les burkas séchant à l'air libre et les engins qui autrement servent à fabriquer les bombes. Et elle ira rejoindre son amie en s'élevant au-dessus du monde des hommes.

Dans *Arbragan*, il est aussi question d'évasion dans les hauteurs. L'activité préférée du petit solitaire au cœur du récit, c'est de se cacher dans le feuillage touffu du vieux chêne Ber-

tolt. Observer le monde des hommes à partir des cimes des arbres, c'est prendre conscience des êtres fragiles, comme les chenilles ou les hiboux, qui eux aussi aiment se cacher sur Bertolt. Sauf qu'un jour Bertolt meurt et le petit solitaire, dans un geste de désespoir, pense au recyclage pour sauver son ami : les mitaines que plus personne n'utilise servent à cacher Bertolt de sa mise à nu dans la mort.

On referme les histoires pour enfants de Jacques Goldstyn avec le sentiment d'avoir suivi une leçon de philosophie.

Chaque fois qu'un étudiant me repose cette fastidieuse question du sens de la vie, je me sens comme ces entités étranges dans *Arrival* (L'arrivée) de Denis Villeneuve, qui tentent d'entrer en contact avec l'humanité malgré la totale incommunicabilité entre nos deux dimensions. Je sais intuitivement qu'il existe un sens à tout ça, mais dès que j'essaie de l'expliquer, il se dérobe... Pourtant, je sais qu'il existe dans l'univers un vouloir obscur dépersonnalisé qui veut la vie plutôt que son contraire, une force vitale qui veut vivre et se déployer, tout en échappant à notre intelligence. À bien y penser, cette volonté d'être, n'est-ce pas l'unique réponse possible face à ce problème fondamental : convaincre un jeune en pleine crise existentielle que la vie vaut quand même la peine d'être vécue.

Dans *Le banc du temps qui passe. Méditations cosmiques* (Éditions du Seuil), Hubert Reeves parle lui aussi d'une force aveugle qui peut expliquer l'origine de l'univers et de notre conscience pour l'observer, cette dernière étant le véritable miracle de la vie.

Entre, d'un côté, le hasard et le non-sens, et, de l'autre, le grand architecte omniscient, Hubert Reeves cite à son tour le célèbre anthropologue Lévi-Strauss : le « vouloir obscur qui, au long de millions d'années et par des voies tortueuses et compliquées, sut assurer la pollinisation des orchidées grâce à des fenêtres transparentes laissant filtrer la lumière... » Ce vouloir obscur transcende nos petites subjectivités, car le « ça » veut dans l'univers, sans savoir « qui » veut.

Le sens de la vie se situe peut-être dans cette conscience qui doute et qui s'aperçoit qu'il y a des choses qui la dépassent et qu'elle ne peut pas tout comprendre. Cette intuition d'une réalité hors de notre portée prend périodiquement des formes concrètes et passe de l'obscurité à la clarté dans les magiques histoires de Goldstyn, dans l'œil clairvoyant de mon étudiant Samuel ou dans l'apaisante et sage parole d'Hubert Reeves.

C'est ça, le sens de la vie : un vouloir obscur qui alterne sans cesse entre le voilement et le dévoilement, entre l'être et le néant, entre le dicible et l'indicible. Enfin, je crois. Peut-être.